

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Bar des miracles

François Piazza



Volume 1, numéro 3, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piazza, F. (1985). Le Bar des miracles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(3), 27–32.

François Piazza

Le Bar des miracles

La rue Rachel est chaude à soir!

Noir et blanc bien tranchés des nuits de février. La rue Rachel est un couloir où la bise vous coupe et la glace se fend sous le pas empressé. Des ombres emmitouflées, épaves du vendredi, y voguent, découpées le temps d'un réverbère, sur les vitrines sales et tapissées d'aubaines de l'épicier du coin. Ici la vie est suspendue entre l'espoir d'été et qui sait? Miami, la paye de jeudi, la loto du samedi, le regret des vingt ans et la prochaine bière pour pouvoir oublier un demain trop connu.

Blanc et glauque néon, coin de la rue Rivard, il est un havre, un port (veston obligatoire!) où s'engouffrent furtifs les fuyards de l'aujourd'hui. Une moiteur doucâtre de tabac et de bière les avale, d'entrée. Tout un troupeau de tables, aux chaises enchassées où se blotissent des silhouettes sculptées par les ombres portées du néon rose cru luisant sur les bouteilles, et des spots trois couleurs sur le podium du fond, s'étire entre les murs.

La musique et les voix se combattent et s'unissent pour endormir le temps et chasser la pensée. À deux piastres la bière et quatre pour le «fort», on retrouve son corps engourdi par le froid; on reconquiert sa forme en guise de prélude. Dans deux verres plus tard commencera le blues: on sera roi de soi dans la vie mélangée de rien et nulle part, de pensées interlopes, de fantasmes glorieux qu'on ne vivra jamais. Dans deux verres plus tard viendra le montreur d'ombres, le glorieux M.C. à la voix enjouée et feulée par le gin, au sourire statique et au geste égril-

lard, pour présenter les filles qui invitent au voyage dedans l'inavoué.

Dans deux verres plus tard, on sera loin d'ici. Dans un autre pays où l'horizon commence dans le balancement des seins lourds de Lola. Ou l'appel ondulant de ce trait mystérieux qui sépare en deux le beau cul de Lisa.

Que fais-tu là, O'Hara, dans ce pays de froid? Que fais-tu là, O'Hara, loin du Connaughmara?

Il y a vingt ans, c'était hier, le stout était doux et amer, dans le pub de cuivre et de bois. Au Connaughmara.

Y avait Sean et y avait Dan, Flaherty, le vieux Reagan et la grosse Marilyn qui chantait toujours «O green Erin». Au Connaughmara...

Sean est parti chez les Brits, Dan est allé dans les *sweatshops* à Cork, va savoir où est Flaherty? Et puis y a moi. C'est loin d'ici, le Connaughmara...

— Rumm, rumm! Bon-sooir!...Bon-sooir, mesdames, messieurs! Merci, merci! Ça a l'air en forme, à souer! Êtes-vous en forme? Oui? Plus fort que ça!...Ça a l'air parti en grande!...Ici Bob, votre M.C....C'est mon plaisir et mon privilège de vous présenter les magnifiques performances de nos artistes. La direction du Bar des miracles, pour plaire à sa distinguée clientèle, n'hésite pas à en faire! (rire). Vous allez en avoir plein les yeux!...En route pour le pays du rêve et de la beauté! Attachez-bien vos ceintures! Et pour commencer, voici le charme et la danse en personne, sur un rythme tropical, j'ai nommé la pulpeuse Lily!

Madonaché! Elle est boudinée! Enfin si ça peut inspirer Marie dont je tâte la main, ça pourra aller!

Elle aurait fait bander Toussaint. Toussaint qui est mort, un mois demain, quand les gendarmes ont tiré. Pour la Corse et la liberté. Toussaint qu'il faudra bien venger...

Sur le podium, l'air tout ailleurs, Lily cambre les reins, raidit la jambe. Tenant sa cape de satin rouge au bout des mains, Lily dandine...

Gosh! Elle a le corps tout ballonné. Comme la lande verte et noire, pierres et bruyères que trouent les mares, que le ciel écrase sans fin. Au Connaughmara...

Les filles rousses et carrées, au rire clair et peau de lait, giguant dans le *Ian Morisson Reel*, devant le pub à Bill. C'était ça le Connaughmara!

Le rouge c'est la couleur du sang. Couleur des miens et de ma terre. Le rouge c'est là-bas, sur les plateaux de la Rocca-Serra, quand le maquis scintille tout gorgé de lumière. C'est l'appel de Toussaint!

*Or avia li mio cucini
Cinghitevi le carchere
Fata c'ennlim siamu piu soli
A puerta le veste nere¹*

Du calme Dominique! Toussaint, c'est pour demain. Aux mânes de Toussaint, j'offrirai un gendarme. On va voir les nichons: ils ont l'air d'être gros. Comme disait Toussaint: faut ce qu'il faut là où *fault!*

Lily est presque nue. Lui reste sa culotte rouge, dentelle noire et les couleurs des spots, arlequinant sa peau. Elle est sans illusions: quand on ouvre le show, on trimbale la salle jusqu'au prochain numéro. Saccadant des hanches pour que les seins oscillent, Lily tortille. Sa gloire est dans la fin du présent numéro: il faut que les voyeurs restent sur un regret. Elle tourne le dos, tout en cambrant les fesses. Fait rouler sa culotte par ses deux mains plaquées sur les cuisses charnues, avec le tempo lent des promesses ambiguës. Sort une jambe, l'autre. Puis dans un élan brusque, demi-tour fulgurant, arquée dans une extase auréolée de lumière, elle arbore glorieuse face à la pénombre, sa toison. Sa toison couleur d'or...

Waouh le coup de l'or! Ça vaut bien une bière! Pour l'or, je suis parti du Connaughmara. Ma terre de légende, ma terre de la faim, dont les enfants s'arrachent pour les pays de rêve «where is plenty of gold, so I am told». Je me voyais déjà de retour du Canada, payant à boire aux gars, avec le geste noble des lendemains cossus. Ô Connaughmara! Le seul or que j'ai vu est dedans la toison de Lily la danseuse!

Adieu Connaughmara! Comme le temps nous change! Le conquérant d'alors est *foreman* à la *shop Timbal Steel!* Et le bruit des machines est désormais mon réel! Non, je ne retournerais pas: le pays ne me reconnaîtrait pas, au Connaughmara!

Mais à la fin du show, j'irai voir Lily. Peut-être qu'un cinquante? Je veux, pour oublier, me vautrer dans son or, et finir dans un cri!

Pour saluer l'Irlande!

1. Ô cousins! Maintenant — Ceignez vos cartouchières! — Faites que nous ne soyons plus seuls — À porter la veste noire! (Vocero corse).

— Wouah! C'est pas beau ça! Mesdames, messieurs, c'était Lily!...Merci, merci! Je vois qu'il y a des connaisseurs dans la salle!...Mais, un instant! Attendez de voir ce qui s'en vient! Mesdames, messieurs, maintenant j'ai le plaisir de vous présenter une merveilleuse artiste! Elle a déjà passé en vedette à Las Vegas et peut-être même que certains d'entre vous ont eu déjà la chance de la voir en spectacle à Atlantic City! Un show unique! «Terrific!». Le blues en strip! Je vous demande une bonne main d'applaudissements pour l'accueillir! Mesdames, messieurs, la mystérieuse, la fascinante, la *glamoureuse* star du strip! Lo-la!

Sortant de la pénombre, une forme élancée que deux seins qu'on devine haut perchés poinçonnent, s'avance en majesté. À peine la tunique noire qui la vêt jusqu'aux pieds semble frémir un peu au vent de la démarche. Ses cheveux coupés courts ont le reflet du feu. Et son profil hautain fixe un horizon loin des tables, du froid et de la rue Rachel. Elle monte impassible: la scène est son autel. Et fixe la pénombre.

Lola.

Les rires et les cris, le bruit, le brouhaha, tout se fond dans un soudain murmure que trouble juste un verre posé un peu trop fort. La pénombre devient soudain un être chaud qui attend l'impossible en retenant son souffle. Lola lève le bras. Et éclate le blues.

— Wouais, elle sait y faire la garce! Mais qu'est-ce qu'ils ont, tous ces hommes, à geler devant elle? Même mon chum qui a les yeux dans le beurre! Et ça joue les *machos*! Tout ça pour une pute rousse qui est mince comme un Bic! Je t'en foutrais des Lola!

Y a Toussaint, y a Marie et puis il y a Lola. Dominique perdu entre l'appel du sang, cette chair qui se crispe sous ses doigts loin de lui et cette forme oblongue mouvant dans la lumière. La musique qui prend corps au plexus et monte doucement comme une vague tiède.

Lola semble jaillir de la robe qui choit lentement à partir des épaules comme le papillon sortant de son cocon. Immobile, tout glisse sur elle: tissus et lumière, tandis qu'apparaît glorieux dans sa guêpière, le buste de Lola. Lentement, triomphant...

— Elle sait les chauffer! C'est vrai qu'elle a des yeux... Ils me font peur et pourtant me fascinent. On la dirait sortie d'un de ces magazines... Et mon chum qui est en train de changer en statue! Puisque tu aimes ça, tu l'attendras mon cul! Je vais te faire ma Lola!

Il n'y a plus qu'une main crispée sur une bière. Il n'y a plus d'Irlande et de Connaughtmara. Il n'y a plus qu'un regard qui rêve et qui se perd. À la quête d'un univers qui commence en Lola.

Les bras à mi-corps et à demi tendus, les mains ondulent. Les jambes noires dans leur gaine de soie, sinuent. Sous la voix du hautbois qui serpente l'octave, le ventre frémit. Hiératique, Lola officie.

— Maudit que je te hais, Lola mangeuse d'hommes! Tu es belle en maudit! Pourtant tu es une rousse et moi une vraie blonde. Tu es maigre, enfin mince et moi juste assez ronde pour que les doigts glissent en m'effleurant. Tu as tout ce que je n'ai pas. Mais si je savais quoi, moi aussi je serais Lola...

Il n'y a plus: un jour dans la Rocca-Serra. Plus de Toussaint, ni de tout à l'heure. Tout juste une Marie qui accroche votre main. Dans ce qui est Dominique, la mémoire des gènes fait surgir de l'Attique d'il y a deux mille ans, la divine Aphrodite de l'écume des flots.

La guêpière s'évase sous les doigts de Lola. Deux seins naissent à la fois paisibles et altiers. Leurs mamelons sont deux yeux qui contemplent cette masse vivante au pied du podium. Puis la guêpière s'écarte, au rythme du trois-quatre: bombé, le torse fier s'offre à l'adoration. Dans le glauque luisant des fumées et des bières, où la musique coule sur le silence des silhouettes pétrifiées, s'insinuent la terreur et l'attrait dus aux dieux.

Les deux mains soulignant les deux seins triomphants, Lola célèbre.

— Oh, tu l'as Lola! Tu me troubles, moi aussi. Je ne sais plus où ce que j'en suis. Je voudrais te saisir, te broyer, t'envahir, être toi. Vas-y Lola! Fous-leur le désir fou qui les rend nos esclaves! La scène est ta barrière, pas un ne va bouger de peur de te perdre ou d'être écrasé. Ils sont tous à tes pieds parce que tu es la FEMME. T'es ma soeur, tu es moi, tu es nous toutes les femmes. Intouchable et lointaine, habillée de désirs et de la soumission des mâles orgueilleux. Tu es notre éternelle! Ah oui, je serais toi plus tard dans notre chambre. Je le ferais souffrir, je le ferais attendre, pour qu'il puisse peut-être enfin nous mériter! Vas-y, Lola vas-y!

Le blues est en coda. La prêtresse statique face aux adorateurs descend lentement la dernière frontière, triangle en satin vert, d'où émerge luisante une forêt de feu s'engouffrant vers l'ombre de la source des cuisses.

Il n'y a plus personne. Il n'y a que des souffles attendant

d'expirer, il n'y a que des yeux qui suivent les bas noirs dessertissant le slip. Le temps est suspendu: un geste à la fois rond et continu fait monter le triangle au-dessus de la tête, tandis que la musique s'éloigne lentement.

Lola n'est plus Lola. C'est Isis ou Freya qui brandit sa bannière, en signe de conquête, avant de retourner au domaine des dieux. Son visage impassible irradie la puissance. Et ses yeux impavides fixent l'éternité.

— Aaaaah!

Black-out. La salle dans un «oh» venu du fond des tripes expire. Lumières revenues, Lola a disparu.

Les mains frappent en cadence en guise de merci mais aussi de supplique: on veut revoir Lola. Mais en vain. Les déesses jamais n'apparaissent deux fois. Le réel est parti rejoindre l'imaginaire.

Les mots et les rumeurs reviennent comme avant. Mais ce n'est plus pareil. Chacun se sent un peu orphelin de Lola.

Quand viendra le *last-call*, le bar devenu source dégorgera des ombres emmitouflées glissant sur les trottoirs blancs et noirs de Rachel, coin Rivard. Des ombres soulagées que le froid a reprises, qui rêvent de Lola mais aussi de leur lit.

La rue Rachel est frête à souer!

Originaire de Marseille, François Piazza est diplômé de l'École de journalisme de Paris. Il a exercé le métier de journaliste, de directeur littéraire et d'éditeur. Il a également collaboré aux revues *Liberté*, *Actualité* et *la Barre du jour*. Son premier recueil de poésie *les Chants de l'Amérique* lui a valu le Prix du Maurier en 1965.